Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 16 (1966)

Heft: 3

Buchbesprechung: Histoire de la maison Rothschild, Tome I, Des origines à 1848 [Bertrand Gille]

Autor: Lasserre, André

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

caractérise dans son déroulement par une complexité non exempte de contradictions ni d'incohérences. En historien scrupuleux, Félix Ponteil ne nous épargne rien. Aussi l'abondance des détails nuit-elle quelque peu à la vision de l'ensemble, les lignes de force — laïcité, démocratisation, adaptation aux besoins... — disparaissant parfois sous l'inventaire minutieux des faits. Tout ensemble histoire de la pédagogie, c'est-à-dire des programmes scolaires et des méthodes d'enseignement, et histoire des rapports du savoir et du pouvoir, ces deux histoires nous sont présentées à la fois mêlées et distinctes. Démarche fort légitime. Dans les faits, c'est mêlées qu'elles apparaissent, pour la clarté de l'exposé, c'est à part qu'il les faut décrire. Cependant la relation qui les lie ne se dégage pas toujours avec évidence, et souvent l'on ne saisit pas nettement en quoi telle modification du programme émanée de tel groupe en soutient la politique. C'est pourquoi l'on regrettera peut-être que cet ouvrage, pourtant fort riche et d'une lecture précieuse, ne soit animé d'une problématique plus rigoureusement définie.

Genève *Michel Vial*

BERTRAND GILLE, *Histoire de la maison Rothschild*, Tome I, *Des origines à 1848*. Genève, Droz, 1965. In-8°, 497 p.

Balzac historien: voilà l'impression que laisse d'abord l'ouvrage de Gille, car d'un bout à l'autre, règne le souci de la rente; c'est elle qui fait la fortune des Rothschild, comme elle alimente les préoccupations constantes des héros de Balzac à la même époque: les cinq fils du commerçant de monnaies et banquier francfortois Meyer Amschel commencent leur carrière au déclin du monde napoléonien et ils sauront se tailler rapidement une place de premier plan dans le monde économique nouveau qui s'ouvre, en un temps où les Etats émettent emprunts sur emprunts auprès des banquiers. Nathan à Londres et James à Paris s'engagent très tôt dans cette voie fructueuse: France, princes allemands, Autriche, roi de Naples, Espagne et plus tard Belgique vont en particulier utiliser les services des Rothschild et des groupes financiers qu'ils animent. Leurs vastes capitaux leur permettent de souscrire à d'importantes émissions à intervalles rapprochés pour remettre à flot des trésoreries publiques embarrassées ou les aider à traverser des moments difficiles. Banquiers de la Sainte-Alliance, les Rothschild ne lui sacrifieront pas leurs intérêts cependant: ils aident parfois l'Espagne que soutient Metternich, mais ils se gardent de trop s'y engager, car le régime n'inspire pas confiance, et il leur faut au moins la solide garantie des mines de mercure d'Almaden pour qu'ils risquent des capitaux à Madrid. C'est du reste leur prudence et leur habitude de travailler avec leurs fonds propres qui leur évitent la chute dans les crises qui suivent les années 1825, 1830 et 1839. Ils sont en outre très stricts sur les conditions d'émission des emprunts.

L'intérêt de ces premiers chapitres réside dans l'étude des négociations menées entre les Rothschild et les gouvernements qui cherchent de l'argent

(les emprunts sont toujours émis largement en-dessous du pair, ce qui peut assurer de substantiels bénéfices... mais au départ, d'âpres discussions), songent à des conversions, etc. Les banquiers apparaissent ici, loin de toute légende, comme défenseurs de l'intérêt général: hostiles aux guerres, favorables aux banques d'émission régulatrices de la monnaie et de l'économie, amis des gouvernements stables. Dans un Etat qui se construit à partir de rien ou presque, comme la Belgique, les Rothschild apparaissent indispensables et leur rôle prédominant fut fécond pour le pays, surtout lors de la terrible crise de 1839—1840 où ils soutinrent le crédit public terriblement menacé. Il est vrai que les pressions qu'ils exercèrent sur les hommes politiques, le montant de leurs gains, leurs manœuvres occultes ressortent mal de l'ouvrage de Gille, car l'auteur se limite strictement à ce qu'il peut appuyer de documents évidents (à la différence d'un autre biographe, Corti, il ne mentionne pas par exemple les liens entre eux et Louis-Philippe). Or ceux-ci n'abondent pas, mais laissent cependant transparaître la puissance politique et financière considérable de la famille Rothschild, que leurs succès continus auprès des autorités traduit bien. Leurs gains proviennent des commissions prises sur les émissions, des arbitrages où leur dissémination entre Francfort, Londres, Vienne, Paris et Naples, jointe à un remarquable réseau d'informations et de renseignements, leur assure une position privilégiée. Les variations de cours leur apportent aussi des bénéfices appréciables. Participant personnellement à chaque emprunt pour plusieurs millions, leurs profits se chiffrent aussi en fortes sommes. Durant cette première partie, l'auteur ne s'attache du reste pas à cet aspect de l'activité des Rothschild: c'est le lancement et le déroulement des opérations qui le retiennent seuls.

Mais la période de la rente touche bientôt à son déclin: après 1830, les grands Etats recourent de moins en moins aux emprunts. Les rentrées fiscales suffisent désormais. Il ne reste plus que des opérations de trésorerie moins avantageuses et à court terme... ou les émissions au profit de pays au crédit chancelant comme Rome, la Grèce ou l'Espagne (à laquelle l'auteur consacre de nombreuses et intéressantes pages). Si jamais les Etats solides empruntent, c'est autour du pair, ce qui limite les bénéfices. Les Rothschild ont une position incontestée. Vont-ils la perdre faute d'emploi? Ils sauront prendre le tournant et s'adapter aux temps nouveaux, non sans peine et sans erreurs. Traditionnellement hostiles aux affaires industrielles, ils ne s'y aventurent guère, mais se laissent tenter par les chemins de fer, en plein essor, sauf Nathan, à Londres, qui refuse de céder et, en banquier fidèle au style dix-huitième siècle, se contente d'étendre ses opérations commerciales. James, en revanche, s'oriente précautionneusement dans cette direction avec le Paris–St-Germain; après la crise de 1839—1840 et la loi française de 1842 qui donne le signal au boom ferroviaire, il témoignera plus d'intérêt; mais il faut attendre 1845 pour que les Rothschild s'imposent vraiment dans ce domaine où leurs immenses capitaux leur donneront vite une place de premier plan: ligne du Nord, si utile pour leurs affaires en Belgique, Paris–

Creil, etc. On les trouve dans tous les conseils d'administration de sociétés de chemins de fer, sauf au Paris–Orléans. La banque fournit 86 millions (dont 51 pour le Nord) sur les 865 investis alors dans le rail. L'auteur nous décrit, dans la mesure malheureusement fragmentaire que permettent les sources, les manœuvres et les discussions qui permettent aux Rothschild de s'affirmer dans ce secteur économique.

Dans le domaine de l'industrie, la même hésitation se fait jour, car les banques n'ont guère encore l'habitude de ce genre d'opérations. Mais l'évolution économique et les pressions des hommes d'affaires entraînent les Rothschild, surtout à la suite de Talabot, leur conseiller en la matière et de Meeus, gouverneur de la Société générale en Belgique. Ils n'y viennent pas de leur plein gré, mais parce que l'affinage des métaux précieux les intéresse en tant que responsables d'ateliers monétaires, ou que les chemins de fer les entraînent à s'intéresser aux aciéries ou aux charbonnages.

Les Rothschild ont aussi d'autres activités que Gille analyse: le commerce et les transactions auxquelles il donne lieu. Le coton, le tabac, le mercure surtout, ou le blé en période de disette, d'autres produits encore les intéressent où une position de monopole ou de prépondérance est possible grâce à l'étroitesse du marché.

Il reste les opérations bancaires, en particulier sur les effets de commerce, l'escompte, les changes, qui laissent aussi de substantiels bénéfices. Les actes de société le prouvent bien, qui accusent des hausses stupéfiantes de capital, de Fr. 3332000.— en 1815 à 102 millions en 1825, répartis à la fois entre les frères et les firmes. L'union la plus étroite règne du reste. C'est ainsi que l'on établit un seul bilan, au nom de la maison de Francfort. L'auteur s'attache à montrer les différences entre une banque d'autrefois et celles d'aujourd'hui. Il est ainsi frappant de constater que les Rothschild recevaient très peu de dépôts et ne géraient pas d'épargnes à eux confiées.

Cette étude très consciencieuse se fonde sur une abondante documentation tirée d'archives publiques ou privées de divers pays. Elle s'attache cependant principalement à l'activité de James Rothschild, qui est la plus intéressante; non seulement à cause de la personnalité de celui-ci, mais aussi parce qu'il a dû s'adapter à de profondes modifications de la vie économique en France (déjà vécues en Angleterre) et, de là, dans d'autres pays du continent.

Si nous avons mentionné Balzac au début, c'était pour signaler ici la différence fondamentale qui l'oppose à Gille: ce dernier adopte un découpage de la matière qui rend toute synthèse difficile; il sépare les types d'activités, car c'est l'aspect technique qui l'intéresse. Au lecteur de rapprocher chronologiquement les opérations commerciales et les émissions d'emprunt, par exemple, s'il veut se représenter globalement la vie de la banque à un certain moment. Il faut attendre la fin du volume pour se rendre compte de la multiplicité des tâches accomplies par les Rothschild. Celles-ci sont plusieurs fois mentionnées en cours d'ouvrage (mais sans renvoi), sans qu'on se rende

clairement compte de quoi il s'agit. C'est surtout regrettable pour les transactions commerciales qui ont joué un rôle si important. De même les gains familiaux ne sont pas mentionnés avant les dernières pages, à tel point que l'on pourrait se demander si et comment la banque a pu financer tant d'opérations!

Face à une famille aussi auréolée de légende, l'auteur a tenu à dépouiller son récit de tout élément hypothétique. Aussi son étude offre-t-elle la plus grande certitude. Gille n'essaie pas de cacher les carences de sa documentation et se contente de l'analyser avec la plus grande rigueur. Le lecteur souhaiterait cependant que l'on aidât sa compréhension par quelques suggestions qui viendraient relier ensemble les chaînons d'une opération financière difficile à suivre ou rattacher les différents éléments du raisonnement.

Cette étude se situe à une place de choix dans les ouvrages consacrés aux grands établissements financiers du XIXe siècle: l'Union générale, le Crédit lyonnais, Langrand-Dumonceau, etc. L'auteur leur ajoute un élément essentiel. Sa tâche était particulièrement ardue, car les Rothschild forment un groupe financier international, avec toutes les difficultés de documentation que cela suppose. Même si l'on peut regretter que, par la force des choses, Gille concentre son intérêt sur la maison de Paris, les liens entre les différentes branches étaient assez étroits, et les activités internationales de James assez étendues pour que se dessine l'importance européenne et même mondiale de la famille. En toute sobriété, sans parti-pris d'antipathie, ni complaisances.

Lausanne *André Lasserre*

RUDOLF BUCHNER, *Die deutsch-französische Tragödie 1848—1864. Politische Beziehungen und psychologisches Verhältnis.* Würzburg, Holzner-Verlag, 1965. 246 S.

Eine von Vorurteilen unbelastete Gesamtdarstellung der deutsch-französischen Beziehungen in der Zeit der Reichsgründung fehlt noch. Rudolf Buchner macht den Anfang zu einem solchen Werk. Er bemüht sich auf Grund der gedruckten und einiger ungedruckten Quellen sowie der vorhandenen Einzeluntersuchungen beiden Seiten gerecht zu werden. Wie der Titel andeutet, schließt der Verf. neben den sich im Kreis der Diplomatie abspielenden Vorgängen auch die Reaktionen der öffentlichen Meinung beider Länder in seine Untersuchung ein.

In der Einleitung ruft der Verf. in Erinnerung, wie hoch das geistige Deutschland auf französischer Seite nach 1815 geschätzt wurde. Die in «De l'Allemagne» von Madame de Staël zum Ausdruck gebrachten Ansichten wirkten noch jahrzehntelang nach. Auf politischem Gebiet blieb allerdings das französische Interesse an der Zersplitterung Deutschlands unvermindert bestehen.

Wenn auf deutscher Seite die napoleonische Zeit nicht vergessen war,